

PREMIÈRE PARTIE

1

Je n'étais pas présent à ma naissance. Je ne sais pas où j'étais. Personne ne savait. On m'a quand même donné un prénom et on m'a enregistré à la mairie comme une personne vivante. Et j'ai été baptisé aussi. Mais pas plus que je n'étais présent à ma naissance, je n'étais présent à mon baptême. J'ai dû commencer à exister vraiment quand j'ai été capable de me reconnaître dans un miroir. Je suppose que je finirai de vivre quand je ne me reconnaitrai plus. Et que je serai alors devenu quelqu'un d'autre, dans une autre vie.

2

Le tombeau se trouvait en bordure de la route du cimetière, dans un champ clos, de l'autre côté d'un haut mur de pierres sèches surmonté d'une barrière de fils de fer barbelés. L'entrée principale du champ – côté route – était fermée par un imposant portail en tôle épaisse recouverte d'une peinture noire écaillée. Il existait un passage, par l'arrière, où la clôture avait été forcée. En ce lieu, les barbelés étaient distendus et détachés des piquets. Il suffisait de les écarter pour se glisser à travers. Le mur, quant à lui, était facile à escalader. Il fallait juste éviter de se faire mordre par un serpent.

Jean disait que si l'on se faisait prendre, on ne risquait rien, parce qu'on était des gamins. Je ne sais pas pourquoi il parlait de se faire prendre. Il avait la trouille, sans doute. Et il cherchait à se rassurer. En fait, nous n'étions plus vraiment des gamins. Lui avait treize ans, et moi quatorze. Et nous savions que ce que nous faisons était interdit. Il valait mieux ne pas se faire prendre.

Le tombeau était un vieil édifice décrépi entouré d'herbes folles et surmonté d'un toit galbé recouvert de lauses noires délavées. Le faite pointait vers le ciel une croix en stuc rongé par les intempéries. Une lourde porte en bois, dont l'âme avait été en partie dévorée par une colonie de termites, interdisait théoriquement l'accès au cœur du sépulcre. En réalité, elle n'était pas fermée. Elle était simplement appuyée contre son cadre. Jean le savait, bien sûr. Sinon, il ne m'aurait jamais proposé de le suivre jusqu'ici. Des inscriptions étaient gravées dans le linteau en granit, mais à moitié effacées, elles étaient illisibles.

Je ne sais plus très bien pourquoi je me trouvais là, avec Jean. Je suppose que c'était à cause de l'ennui. Ou peut-être à cause du désir de faire un truc interdit. Nous avions séché les cours. C'était un peu avant l'été, en fin d'après-midi, et il faisait encore jour. Je me souviens que le champ était inondé de coquelicots et que des grillons crissaient dans les herbes.

Cela devait faire des lustres que le tombeau était à l'abandon. Jean m'expliqua que ses *habitants* n'avaient pas de famille pour entretenir les lieux. Je lui demandai comment il savait ça. « C'est parce que c'est des curés », il m'a répondu, après avoir haussé les épaules et comme si c'était une raison suffisante.

« Qu'est-ce qu'on fout là ? » j'ai demandé.

Il a poussé la porte du tombeau en faisant la grimace.

« Aide-moi ! »

Je craignais le pire. « Ça va puer, là-dedans ! »

« Mais non. Ils sont morts depuis trop longtemps... »

Je l'ai aidé à pousser. J'étais plus grand et plus fort que lui. Les gonds ont grincé et la lumière inclinée du soir naissant est entrée dans la tombe. Il avait raison : ça ne sentait pas le cadavre, mais l'odeur avait cependant quelque chose d'écœurant et d'indéfinissable. De la poussière en suspension dansait dans l'air vicié. On ne voyait pas grand-chose à l'intérieur.

« Tu entres ? » j'ai demandé.

« Tu me prends pour une bille ? J'ai pas envie que tu m'enfermes ! »

Ce n'était pas mon idée. Mais Jean était tordu. Et je réalisai que si je m'étais fourré dedans le premier, il n'aurait pas manqué de fermer la porte derrière moi. Il n'avait pas la clé, mais je le savais assez con pour le faire, rien que pour m'entendre hurler de frayeur, parce qu'il savait que je détestais être enfermé dans le noir. Alors, on est resté tous les deux sur le seuil, attendant que la poussière retombe. J'ai plissé les yeux pour mieux voir dans le clair-obscur. Il y avait au moins cinq ou six cercueils à l'intérieur du sépulcre, enchevêtrés les uns sur les autres, tous de travers. Comme si on les avait jetés là en toute hâte, sans prendre soin de les arranger. Le cercueil le plus proche de l'entrée avait glissé du tas et était dépourvu de couvercle. Il contenait un squelette allongé de guingois, recouvert d'une peau sèche semblable à du vieux carton. Le crâne édenté – dans une position improbable par rapport au reste du corps – esquissait un sourire bizarre. J'ai penché le tronc en avant, pour mieux découvrir le cœur du tombeau. Deux autres corps étaient visibles dans leur bière. Comme le premier, il ne restait que la peau cartonnée sur les os. Et le crâne figé, hilare.

« T'es sûr que c'est des curés ? » fis-je.

« Ouais. »

— Pourquoi ils ont été jetés comme ça ?

— J'en sais rien. C'étaient des salauds, pendant la guerre.

— Des salauds ?

— Des collabos, quoi.

— Des curés collabos ?

— Ben, ouais...

— Comment tu sais ça ?

— Je sais, c'est tout.

— Mais la guerre est finie depuis plus de vingt ans !

Il a haussé les épaules.

« Tu viens, on s'en va ! » il a esquivé.

Nous avons tiré la porte pour la refermer et sommes partis par où nous étions arrivés. Je me sentais mal à l'aise. J'avais la nausée. Ce n'était pas la première fois que je voyais des cadavres. Mais pas comme ça. Pas dans des cercueils éventrés, jetés comme des sacs de patates dans une cave. Des rats étaient peut-être entrés là-dedans et s'étaient servis, quand il y avait encore de la chair... J'étais dégoûté, rien que d'y penser.

Sur le chemin du retour, nous nous sommes séparés devant le parc de la mairie. Jean a pris la direction du cours pour rentrer chez lui et moi celle de la place de l'église. En passant devant la fontaine de Sainte-Croix, j'ai rencontré la mère de Baptiste. C'était une femme grande et forte vêtue d'un tablier noir, les cheveux gris tout bouclés, courts. Elle balayait le trottoir devant sa porte. Quand elle m'a aperçu, elle m'a crié que ma mère me cherchait *depuis une heure*. Chaque fois qu'elle me voyait, elle me tirait une tronche canine et me gueulait dessus, pour une raison ou pour une autre. En réalité, la vraie raison était que Baptiste et moi, l'année passée, on avait volé du vin dans la cave de monsieur Casinca, l'épicier de la rue du Calvaire, et on s'était saoulés.

Nous avons ouvert une bouteille pour la vider, à nous deux. Pas de quoi en faire un fromage, mais bon : c'était une très mauvaise idée. Bref, Baptiste s'est ensuite endormi sous une bâche, dans la benne d'une camionnette garée devant chez lui. Ce con-là n'avait pas entendu le chauffeur démarrer. Il s'est réveillé le lendemain matin dans la benne sur un terrain vague, loin de la ville. Seul. Sa famille s'était fait un sang d'encre. Elle avait ameuté tout le quartier et les gendarmes. Évidemment, j'avais été le premier interrogé. Mais outre le fait que j'étais bourré, je n'avais aucune idée de l'endroit où il avait pu se fourrer. Depuis, Baptiste et moi, on ne se fréquentait plus. C'étaient bien sûr nos parents qui nous l'avaient interdit. Enfin, surtout les siens. Parce que les miens...

Pour dire les choses comme il convient, mes parents se résumaient, en fait, à ma mère. Mon père était absent six mois sur douze, parfois plus longtemps. Il était marin. Quand il rentrait, il ne restait pas plus de deux jours à la maison. Il se sentait comme un rat pris dans un piège. Il avait l'impression de ne pas avoir quitté son navire, et ça le déprimait. Alors, il partait se saouler dans des bars ou bien jouait son

salaires dans des tripots. Il n'était pas plus libre que sur son bateau et se déplaçait souvent comme si le sol tanguait, mais ça devait être moins pire pour lui que de rester glander en notre compagnie. Ma mère, au début, faisait tout ce qu'elle pouvait pour qu'il se sente heureux en famille. Mais mon père souffrait d'une sorte de mélancolie. Elle avait essayé de l'aider, en vain. Ils se disputaient souvent. Ils en venaient presque aux mains, parfois. Puis elle avait fini par abandonner. Tout ça pour dire que mes parents avaient alors d'autres soucis en tête que ceux qui dérivait de mon indiscipline.

Ma mère s'inquiétait toujours quand je tardais pour rentrer le soir. Cette fois-là, après ma virée au cimetière avec Jean, il était presque sept heures et c'était tard. J'étais sûr que j'allais me faire sonner les cloches. Peut-être même qu'elle allait me foutre des baffes. Mais ça m'était égal de me prendre une raclée. J'étais trop perturbé par ce que j'avais vu dans le tombeau. Je ne cessais d'y penser. Il fallait absolument que j'y retourne. Mais seul, cette fois.

Ma mère ne m'a pas frappé. Elle m'a juste regardé entrer, et j'ai vu qu'elle avait pleuré. Elle avait le regard triste et beau des jours gris. Ma mère était une jolie femme, même quand son visage était défait. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas, et elle a haussé les épaules.

« Je suis fatiguée, » elle a répondu.

Le lendemain, j'ai rencontré Alex, place de la fontaine. C'était un samedi après-midi. Il était armé d'un fusil à air comprimé et tirait sur des moineaux ou des mésanges qui piaillaient dans les branches des platanes. Je me demandais pourquoi il chassait ces oiseaux. Il m'avait dit une fois que c'était pour les bouffer. Je ne savais pas que des gens pouvaient manger ces bestioles. Heureusement, il tirait mal.

Alex avait un an de plus que moi et était bâti comme un roc. Quand il m'observait, c'était avec un regard torve. Je crois qu'il se donnait un air de mauvais garçon, pour faire genre. Il le faisait surtout quand il y avait des filles, parce qu'il pensait qu'elles préféreraient les durs. Mais ce jour-là, il n'y avait que lui et moi. Il n'avait aucune raison de se faire du cinéma. On s'est serré la main machinalement et il a continué à viser les oiseaux, n'ayant rien de spécial à me dire. Mais moi, j'avais besoin de me confier à quelqu'un. Il n'était pas mon meilleur pote, loin de là, mais il était là, et il était seul. Je lui ai donc parlé de notre escapade au cimetière, avec Jean, la veille au soir. Il connaissait les lieux. Il savait qu'il y avait des cercueils jetés à l'intérieur, mais il n'avait jamais ouvert la porte.

— Tu as eu la trouille ? j'ai demandé.

— Tu rigoles ? J'ai pas peur des macchabées. Mais ça se fait pas d'entrer dans les tombes.

— On n'est pas entrés. On a juste jeté un œil dedans.

— Ouais, c'est ça. Vous avez ouvert la porte. C'est interdit !

— Elle n'est pas fermée à clé. N'importe qui peut entrer. Voler des trucs.

— Voler quoi ?

— Je sais pas, moi. Pourquoi tu crois qu'ils étaient ouverts, les cercueils ? Peut-être que les curés avaient des dents en or. Ou des bagues avec des rubis et des diamants...

— Raison de plus pour pas y aller, il a soufflé, en haussant les épaules. Si tu te fais prendre, tu vas en taule.

— Je risque rien, je suis mineur.

— Alors, c'est ton père qui ira. C'est ce que tu veux ?

J'ai baissé la tête. Évidemment, je ne voulais rien de tel. « Tu as raison », admis-je, parce qu'il n'était pas disposé à m'écouter vraiment et que je n'avais rien à dire de plus. Puis il a changé de sujet, sur un coup de tête.

— Tu veux venir avec moi, sur la place de l'église, demain, à onze heures ? il m'a proposé.

— Pour quoi faire ?

— Je connais une fille qui va à la messe le dimanche. À celle de dix heures. On pourra la voir, quand elle sort.

— Qu'est-ce qu'elle a de spécial, cette fille ?

— Hmm... Quand tu la verras, tu comprendras.

— Elle va au collège ?

— Elle n'est pas encore inscrite. Elle n'est pas d'ici. Elle est arrivée en ville, il y a peu, avec sa famille. Son père est gendarme. Il a été muté.

— Et elle, elle te connaît ?

— Non, elle me connaît pas. Pas encore.

— T'en sais des choses sur elle, pourtant.

Il n'a pas relevé. Son regard s'était radouci. J'aurais juré qu'il souriait. Il avait glissé ailleurs, dans ses rêves. Sans doute, rêvait-il de la fille en question. Pour le coup, il avait aiguisé ma curiosité. J'ai ajouté : « Ok. J'y serai, à onze heures. »

3

Elle s'appelait Aurélia. Alex avait dit quelque chose, quand elle est sortie de la messe. Un truc comme : « C'est elle ! ». Mais c'était inutile ; les autres filles, à côté, paraissaient inexistantes, comme des images surexposées sur une photo, voilées par trop de lumière. Aurélia avait brillé avant même que la clarté du soleil n'explose sur les pavés de la place de l'église. Et mes pieds avaient aussitôt décollé du sol. J'ai dû mourir foudroyé.

J'avais croisé son regard, un instant, et elle avait aussitôt baissé les yeux. Par pudeur, peut-être. Ou parce que je la mettais mal à l'aise. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau, de toute ma jeune vie. J'avais déjà été amoureux d'une fille, mais je venais de réaliser que je ne connaissais rien de l'amour, le vrai. Mon corps était parcouru d'intenses vibrations. C'était à la fois doux et violent. Si elle m'avait parlé à cet instant, j'aurais été incapable de lui répondre. J'aurais volé en poussière, terrassé par son éclat.

J'ai atterri deux heures plus tard, assis à la table de la salle à manger, alors que je n'arrivais pas à terminer mon plat de vol-au-vent. Le plat du dimanche, avec des gnocchis. Je n'avais pas faim. « Tu as la tête ailleurs ! » avait grondé ma mère, avec ses yeux couleur de l'orage. Et j'ai sursauté. Je me suis forcé, pour finir. Elle ne m'aurait pas autorisé à quitter la table, sinon. Il était hors de question de jeter des restes. Ce n'était pas le genre de la maison. Elle ne pouvait pas les mettre au frais non plus. Nous n'avions pas de frigo.

J'ai revu Alex, dans l'après-midi. Comme je m'y attendais, il m'a tout de suite demandé ce que je pensais d'Aurélia. J'ai menti en répondant que je l'avais trouvée quelconque. Que sa robe rose en voiles et dentelles était nulle à chier, et surtout qu'elle ne se prenait pas pour une merde.

« Tu n'y comprends rien ! il a craché, avec son regard méchant. Tu préfères te branler sur des cercueils ! »

Cette histoire de cercueils m'était sortie du crâne. En fait, ma tête était vide parce que j'étais amoureux de cette fille. Mais ça ne regardait pas Alex. Il se serait moqué de moi, s'il avait su. Au fond, il était persuadé que je n'avais aucune chance avec elle. De mon côté, j'étais convaincu du contraire et j'étais prêt à me battre pour elle. Cependant, je n'avais aucune idée de la manière dont je pourrais l'aborder. Je ne connaissais d'elle que son prénom. Je ne savais ni son âge, ni où elle habitait. Peut-être la verrai-je à la rentrée, en septembre, au collège. En attendant, je ne voulais pas passer tout l'été sans la revoir. Je pouvais, bien sûr, la guetter à la sortie de la messe, chaque dimanche, mais je ne manquerais pas, fatalement, d'y rencontrer Alex. Et alors, il comprendrait. Et ça finirait en bagarre, à tous les coups. De plus, si je me pointais devant elle, la bouche en cœur, qu'aurais-je à lui proposer d'intéressant ? Je ne pouvais quand même pas l'inviter au cimetière pour escalader un mur, traverser des barbelés, entrer dans un tombeau et regarder sourire des crânes édentés ! Je n'aurais rien à lui dire, en vérité.

Je n'avais pas beaucoup d'amis. La plupart des gamins de mon âge m'évitaient, parce que ma mère – affirmaient-ils, rapportant sans doute les ragots de leurs parents – *recevait des hommes à la maison*. En dehors d'Alex et Jean, je ne fréquentais personne. Alex n'était pas originaire de Certo. Il n'habitait le quartier que depuis peu et avait du mal à s'intégrer. Il venait d'un village de la région. Un *péquetot*, comme on disait. Il ignorait tout de mes parents. Sinon, bien sûr, il se serait comporté comme les autres.

Jean, c'était différent. Il habitait du côté de la gare. C'était à l'autre bout de la ville. On était restés copains parce que nous étions voisins avant que ses parents ne déménagent. Et on ne se voyait plus beaucoup. Sauf dans la cour du collège pendant la récré, ou quand on séchait les cours comme la dernière fois, mais c'était rare. Il y avait bien Léonard, mais outre le fait qu'il était plus âgé que moi (de trois ans), il ne s'intéressait qu'à la musique. Je m'y intéressais aussi, mais pas autant que lui, c'est-à-dire pas au point d'oublier tout le reste. De plus, Léonard était d'une santé fragile et ne sortait de chez lui que pour aller au lycée ; jamais dans les rues du quartier ou à la rivière. Autrement dit, pour le rencontrer et pouvoir lui parler, je devais me rendre chez lui ; chez ses parents. Des gens qui n'auraient pas manqué de m'entretenir sur ce que faisaient mon père et ma mère... Je ne m'ennuyais pas au point de devoir supporter ça. J'avais mieux à faire.

J'ai donc pris la direction du cimetière.

En chemin, j'ai ramassé une branche de frêne qui avait dû servir de canne de marche à quelqu'un et qui avait été abandonnée là comme par un fait exprès.

4

La porte du tombeau n'a pas grincé cette fois – au contraire, on eût dit que les gonds avaient été huilés – et je suis entré dans le sépulcre comme si j'avais été invité par ses hôtes. Celui qui était placé près de la porte avait une bonne tête. Elle était lisse et d'une belle couleur, entre le gris et l'ocre. Je la pris délicatement dans mes mains (le maxillaire inférieur s'étant détaché) et la portai à hauteur du visage, cherchant à croiser son regard. Était-ce à cause de la lumière du crépuscule qui entraînait dans la tombe : je crus voir danser une sorte de lueur de vie dans ses orbites poussiéreuses. Stupéfait, je lâchai le crâne. Par chance, le sol était recouvert d'une mousse épaisse et noire qui amortit la chute avec un bruit mat. Il roula un peu, comme un ballon ovale fissuré, s'immobilisa en équilibre sur l'occiput dans un creux et m'observa en silence. C'était vraiment bizarre. Sur le coup, j'ai failli m'excuser pour ma maladresse... mais je me suis retenu. Il fallait que je me tire de là vite fait ; je sentais qu'il s'y passait des choses étranges, peut-être à cause de l'air vicié. J'avais entendu dire que des champignons microscopiques pouvaient voler dans l'air et le rendre toxique au point d'avoir des hallucinations. Alors, je me suis baissé sans respirer, l'ai repris du bout des doigts en évitant de croiser son regard et je suis sorti.

J'ai saisi la branche de frêne – que j'avais déposée contre le mur du tombeau – pour ficher une extrémité dans le trou occipital. Puis j'ai brandi le crâne vers le ciel pourpre. Le tonnerre a grondé, à cet instant précis.

Ensuite, j'ai pris un chemin à travers bois. La lumière du ciel s'enfonçait de l'autre côté des versants montagneux, vers l'ouest. Bientôt, il ferait nuit. J'avais dans la pénombre, le crâne au bout de mon bâton. Une brise légère faisait frémir les feuilles des arbres. J'étais heureux. C'était comme si j'avais vaincu la mort. De qui ou de quoi pouvais-je avoir peur désormais, sinon des vivants ?

Les vivants devaient se trouver dans un autre monde, à ce moment-là. Je n'ai croisé personne sur mon trajet. J'étais là, avec le crâne pointé vers les premières étoiles comme un trophée, dans une sorte d'extase. Une pluie drue a commencé à tomber. Elle ruisselait sur mon visage. Mes pas dans la boue s'imprimaient avec un bruit de ventouse. *Tchoc, tchoc...*

Je suis arrivé dans une clairière, près d'un rocher creux qui ressemblait à une petite grotte où je pouvais m'abriter de l'orage. Je détachais le crâne du bâton et le posais près de moi dans un petit renfoncement, à ma hauteur. Nous étions comme deux camarades écoutant la pluie et le vent, et c'était comme si nous conversions. Il était la pluie et j'étais le vent, ou peut-être le contraire. En tout cas, je n'ai pas vu le temps passer et une nuit d'ébène a fini par recouvrir le monde. Je ne voyais plus à un mètre. Je sentais la présence de mon compagnon.

— Est-ce vrai ce que racontait Jean ? osai-je.

Pas de réponse.

— Cette histoire de curés collabos, je veux dire.

— ...

Je réalisai que je n'obtiendrais rien de lui. Il n'était qu'un mort, après tout. Moins que ça, à la réflexion : il n'était qu'une tête de mort, sans tronc ni membres. Rien qu'un crâne édenté, sans mandibule. Un ballon ovale vide et fissuré avec un regard creux. J'aurais pu parler aux pierres ou aux arbres que ça n'aurait pas été différent.

Alors, je l'ai replanté là au milieu de la nuit, au bout de ma branche de frêne, et je suis parti, les mains dans les poches, dans la pluie et le vent.

Ma mère m'attendait à la maison. Elle était furieuse, cette fois, et pas qu'un peu. Elle m'a demandé où j'étais fourré ; elle m'avait cherché partout et avait failli alerter les gendarmes. Personne ne savait où j'étais. Je n'en savais pas plus, en vérité, parce que là où je me trouvais, personne n'aurait pu le découvrir ; ce n'était pas un endroit dont on puisse dire où ça se situe. Ce n'était pas un lieu de ce monde. Je n'ai rien répondu, bien sûr. Alors, elle m'a battu et s'est mise à pleurer. Je ne voulais pas qu'elle pleure, parce que ça n'en valait vraiment pas la peine. Elle avait juste eu peur. Mais j'étais là, à présent. Je ne risquais plus rien.

Le lendemain, je suis retourné au collège. Il n'y avait plus grand monde, car les grandes vacances approchaient et on ne foutait plus rien en cours. J'ai retrouvé Jean dans la cour, à dix heures, comme d'hab. Je lui ai dit que j'avais pris le crâne et que je l'avais laissé à l'entrée de la petite grotte. Il ne m'a pas cru. Alors, je lui ai proposé de me suivre.

Il n'a pas été difficile de quitter le bahut. Les pions nous ont laissés partir. De toute manière, il manquait la moitié des effectifs et les profs ne faisaient plus l'appel en cours.

Il nous fallait à peu près une demi-heure de marche. La terre sentait encore la pluie de la veille. Sur place, mon bâton était toujours planté dans le sol, mais il n'y avait rien au bout. Le crâne avait disparu. Je l'ai cherché partout, dans la clairière. En vain.

— Tu m'as raconté des bobards, a dit Jean, amer.

— Je te jure que je t'ai dit la vérité !

— Ouais...

Je comprenais qu'il ne me croie pas. J'aurais réagi pareil, si j'avais été à sa place.

— Je suis sûr que c'est Alex qui me l'a piqué, j'ai dit comme pour me justifier.

— Et pourquoi Alex aurait fait ça ?

— Il voulait se venger.

— Se venger de quoi ?

J'ai voulu lui raconter Aurélia ; ce que j'en avais dit ensuite et qui avait mis Alex en colère, mais je sentais que ça n'en valait pas la peine, et puis je savais qu'Alex n'était pas responsable. Alors, j'ai répondu « de rien ». Il a haussé les épaules. Il ressemblait à un petit garçon pas content, avec des yeux comme du charbon et des cheveux pareils. Même ses dents étaient noires, à cause de ses chicots sur les incisives.

« Hmm... je me tire, » il a soufflé, en faisant la tronche.

Et je l'ai regardé s'en aller, secouant la tête de droite à gauche et shootant de hargne les cailloux sous ses pas.

J'ai voulu en avoir le cœur net. Je suis retourné au tombeau en suivant le chemin à travers bois, celui que j'avais pris la veille, dans l'autre sens. Et c'est là que tout est devenu compliqué.

D'abord, la porte : elle était fermée à clé. Impossible de l'ouvrir. J'ai donné plusieurs coups d'épaule et de pied. Pour rien, sinon que je me suis fait mal. J'ai essayé de regarder à travers le trou de la serrure, mais sans la lumière du jour pour éclairer l'intérieur, je voyais que dalle. Alors, découragé, j'ai décidé de rentrer chez moi.

Ensuite, sur le chemin du retour, j'avais l'impression que quelqu'un me suivait. Je me suis retourné à plusieurs reprises, mais je n'ai vu personne. J'ai crié « Alex ? » pour voir. Et bien sûr Alex n'a pas répondu. Puis le chant des grillons a envahi le silence. Pourtant, j'en étais sûr, quelqu'un m'observait.

L'après-midi, j'ai décidé de me rendre à la rivière pour me changer les idées. L'eau était bonne et il y avait plein de jolies filles en maillot de bain qui se baignaient ou se faisaient bronzer.

Près d'une petite vasque d'eau claire, j'ai rencontré Pauline ; elle se faisait dorer au soleil. Le dos cambré contre un rocher lisse et plat, elle ressemblait à une actrice de cinéma. Elle se tenait loin des autres, pour être au calme.

Pauline était une jeune amie de ma mère. Elle m'a reconnu la première et elle m'a fait signe pour que je vienne la rejoindre. J'ai un peu hésité, car je n'aimais pas trop la compagnie des adultes, même jeunes. Mais Pauline était sympathique et elle était bien foutue aussi – je ne l'avais jamais vue en maillot, et j'ai tout de suite vu qu'elle était canon.

Quand je l'ai rejointe, elle a quitté son rocher au soleil. Après nous être fait la bise, elle m'a invité à m'allonger près d'elle, sur un côté de sa serviette de bain, à même une petite plage de sable à l'ombre des saules et à l'abri des regards. Il n'y avait qu'elle et moi à vingt mètres à la ronde, car les baigneurs préféraient les zones ensoleillées et les grandes vasques. Elle me souriait d'une étrange façon, avec un truc dans les yeux qui m'allumait. J'étais troublé et ça l'a fait rire.

« Tu es tout seul ? » elle m'a demandé, comme si ce n'était pas évident.

J'ai hoché la tête.

« Tu n'as pas de copine ? » elle a insisté.

Je ne savais pas en quoi ça la concernait, mais j'ai dit non. Elle a continué à me regarder avec son drôle d'air. J'ai ajouté :

— Et toi, t'as pas un fiancé ?

— Si, bien sûr.

— Pourquoi il est pas avec toi ?

— Parce qu'il travaille.

— Et toi, tu ne travailles pas ?

— Je suis en congé.

J'ai acquiescé, comme si tout ce qu'elle me racontait était normal et que ça collait pour moi. Mais pour dire les choses comme il convient, j'aurais préféré qu'elle n'ait pas de fiancé.

— Il est comment, ton fiancé ?

— Mon fiancé ? Pourquoi tu veux savoir comment il est ?

— Juste comme ça, j'ai répondu en haussant les épaules.

— Il est beau.

J'ai hoché la tête, parce que je ne m'attendais pas à une autre réponse de sa part. Les jolies femmes ont toujours un beau fiancé. Je devais avoir la mine sombre, car elle a ajouté : « Toi aussi, tu es beau », comme pour me consoler.

Je ne m'y attendais pas et je n'avais pas besoin d'être consolé. Mais ça m'a fait du bien quand même de l'entendre. Une seconde plus tôt, j'étais prêt à partir. Je l'ai regardée droit dans ses yeux noirs et rieurs, avec toute l'intensité dont j'étais capable. J'étais allongé sur le dos, la tête relevée par un gros caillou que j'avais placé sous la serviette, et je sentais le contact de son corps tiède sur mon flanc droit et sa jambe lisse repliée contre la mienne. Elle se tenait sur le côté, appuyée sur le coude. J'ai tendu les bras pour prendre son visage dans mes mains.

Le maxillaire inférieur s'étant détaché...

J'ai chassé l'image parasite de mes pensées et j'ai voulu l'attirer vers moi en approchant sa bouche de mes lèvres, mais elle a détourné la tête et a embrassé ma joue.

— Tu es un peu trop jeune pour ça, tu crois pas ?

Je me suis tant senti blessé que j'ai failli en pleurer de rage et de honte. Je me suis assis et j'ai bafouillé : « Désolé... Je... Je pensais... Je sais pas ce qui m'a pris... Excuse-moi, je m'en vais. »

Elle me retint par le bras, l'air navré.

— Non, reste. C'est ma faute. J'aurais dû deviner... Je voulais juste te dire des mots gentils, parce que je t'aime bien.

— Tu m’as dit que j’étais beau. Comme ton fiancé. J’ai imaginé...

— Je comprends, elle a répondu en faisant une moue. Mais ce n’est pas la même chose. Mon fiancé, c’est un homme, un adulte. Toi, tu es juste un enfant. Tu es beau comme un enfant.

— Je suis un adolescent, j’ai corrigé, comme si ça faisait une différence.

— Oui, tu es un adolescent, mais ça ne change pas grand-chose pour moi. Tu es trop jeune, tu comprends ? Et que me dirait ta mère, si elle l’apprenait ?

— Je ne te plais pas ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle me regardait comme si elle était triste et gênée.

— Bien sûr, tu me plais. Mais pas pour ce que tu voudrais faire avec moi. Si j’avais eu ton âge, ça aurait peut-être marché, mais là...

— Qu’est-ce que ça change, l’âge, quand on s’aime ?

Elle a souri, presque amusée.

— Tu m’aimes ? Sais-tu au moins ce que ça veut dire ?

J’ai alors pensé à Aurélia sur la place de l’église. Je pensais aimer Aurélia, mais je ne savais pas ce que cet amour signifiait au juste pour moi. Et non plus pourquoi j’étais attiré par Pauline, si j’aimais Aurélia. Je savais que ce qui me plaisait chez Pauline était très différent de ce que je ressentais pour Aurélia.

— Oui, répondis-je, je sais ce que ça veut dire quand on aime quelqu’un. Ça veut dire qu’on le désire au point qu’on ne peut plus penser au reste.

— Et... tu ressens ça pour moi ?

— Euh... Oui. Enfin, je crois...

— Hmm... Je vois. Je pense que ce que tu ressens pour moi, c’est surtout du désir, pas de l’amour. L’amour, c’est autre chose. Quand tu seras vraiment amoureux, tu sauras faire la différence.

— Le désir, c’est pas pareil que l’amour ?

— Non. Le désir s’en va quand tu ne vois plus la personne que tu désires, tandis que l’amour ne disparaît pas quand la personne que tu aimes n’est plus là.

J’ai admis d’un mouvement de la tête parce que je ne trouvais rien à rajouter, même si je n’étais pas tout à fait sûr de bien comprendre. J’aimais Aurélia, mais c’était vrai que je ne la désirais pas vraiment. Il me semblait qu’Aurélia venait du monde où vivent les anges et les saints, tandis que Pauline était née humaine, tout comme moi. Elle sentait bon, et ses seins étaient vraiment excitants. Je ne pus m’empêcher de glisser mes doigts sur ses galbes dorés et fermes qui dépassaient de son haut de maillot. Elle me laissa faire un instant, sans rien dire. Puis elle se redressa doucement et replia ses jambes sur le côté. Elle ressemblait à une sirène. Dans cette position, un peu cambrée, elle faisait de l’ombre à Aurélia. Ses longs cheveux noirs et bouclés se déroulaient sur ses épaules, en cascade. Elle posa sa main sur mon visage, puis la glissa doucement vers mon cou. Elle caressa mes épaules, ma poitrine... Je retenais ma respiration. Et elle fronça les sourcils.

— Mais tu as des points noirs ! s’exclama-t-elle avec un air de dégoût amusé. Je peux te les retirer ?

Je ne m’attendais pas à cette proposition bizarre, et j’en fus si surpris que j’ai répondu en haussant les épaules : « Si tu veux ».

— J’adore faire ça ! fit-elle, à la manière d’une petite fille qui aime faire des trucs crades pour rigoler.

Elle a commencé à me triturer l’épiderme du bout des ongles. Ce n’était pas désagréable, mais pas agréable non plus. Elle n’était pas à l’aise dans sa position de sirène, alors elle a basculé sa jambe par-dessus mes hanches et s’est assise sur moi, à califourchon. En fait, je voyais bien que tout ça n’était qu’un prétexte de sa part pour mieux se coller contre moi, l’air de rien. Et bien sûr, elle ne pouvait pas ne pas sentir que je bandais sous ses fesses, tandis qu’elle s’activait avec délectation sur mes comédons comme s’il n’y avait rien de plus passionnant au monde.

Elle a continué ainsi à me tirer les vers de peau tandis qu’elle me racontait des trucs de filles dont je n’avais rien à foutre. Jusqu’à ce que je n’en puisse plus de la sentir remuer en se pressant contre moi et que je finisse par m’abandonner en retenant mon cri. Elle m’a regardé venir avec des yeux bizarres et j’ai

compris qu'elle avait du plaisir aussi. Puis, quand ce fut fini, elle a ajouté, sans se démonter : « Tu viens, on va se baigner. »

J'avais honte de me lever, à cause de mon maillot souillé. Elle m'a tendu sa serviette de bain que j'ai mise autour de la taille et que j'ai retirée juste avant de me plonger dans le courant d'une petite vasque, à proximité. Je me suis lavé comme j'ai pu, en essayant de ne pas me faire remarquer.

En fin d'après-midi, un type est arrivé et s'est assis entre Pauline et moi. Quand il l'a embrassée, j'ai compris qu'il était son fiancé parce que c'était avec la langue. Et elle s'est comportée comme si je n'étais plus là. Jules – mais peut-être qu'il ne s'appelait pas Jules – ne m'a pas calculé une seconde. À côté de lui, je n'étais sans doute qu'un petit morveux à peine gênant. Il n'avait rien d'extraordinaire – je me demandais ce que Pauline pouvait bien lui trouver –, sinon l'air de celui qu'il ne fallait pas énerver. Alors, j'ai enfilé mon jean sur mon maillot encore humide, mon t-shirt, j'ai marmonné « salut » et me suis tiré sans demander mon reste. Pauline a fait un geste de la main quand elle m'a vu partir et m'a lancé, le sourire aux lèvres : « Passe le bonjour à ta mère de ma part ». J'ai opiné d'un mouvement de tête.